



HAL
open science

Compte rendu de: James Warren, The Pleasures of Reason in Plato, Aristotle, and the Hellenistic Hedonists, Cambridge University Press, 2014

Julie Giovacchini

► **To cite this version:**

Julie Giovacchini. Compte rendu de: James Warren, The Pleasures of Reason in Plato, Aristotle, and the Hellenistic Hedonists, Cambridge University Press, 2014. *Revue philosophique de Louvain*, 2017, 10.2143/RPL.115.1.3239891 . halshs-01653942

HAL Id: halshs-01653942

<https://shs.hal.science/halshs-01653942>

Submitted on 2 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte-rendu de : James WARREN, *The Pleasures of Reason in Plato, Aristotle, and the Hellenistic Hedonists*, Cambridge University Press, 2014, xii-234 p., ISBN : 978-1-10-702544-8 / 10.2143/RPL.115.1.3239891

(version soumise à l'éditeur)

Dans cet ouvrage d'une grande intelligence, J. Warren propose ce qui peut être considéré comme une synthèse décisive du travail qu'il consacre depuis plus de dix ans aux doctrines éthiques grecques. La question qu'il aborde, à travers les textes qu'il envisage, et qui donne son sens général à l'ouvrage, est la suivante : comment penser une relation entre le plaisir et la raison qui ne soit pas d'exclusion pure et simple, mais de confrontation dialectique, voire d'inclusion. Elle est mise en place dès l'introduction par une analyse très fine d'un passage du *Philèbe* (11b4-c2) : Warren y démontre comment, à partir de la question de la détermination de ce qui est bon (le plaisir pour Philèbe, la sagesse pour Socrate), Platon en vient d'une part à identifier des plaisirs vrais et faux et d'autre part des activités susceptibles de mener à l'un ou l'autre de ces plaisirs. Il ne s'agit donc pas seulement d'opposer la recherche du plaisir à celle du bien, celui-ci étant ramené à la sagesse et donc, en dernière instance, à la capacité à bien raisonner, mais bien d'envisager comme le dit Warren que « pleasures and pain can have a subtle but important relationship with our reasoning capacities » (p. 3).

Le sujet réellement traité par cet ouvrage est donc, comme l'indique l'auteur dans cette même introduction, bien plus considérable et vaste que ne le laisse supposer son titre, puisque Warren va envisager non seulement les plaisirs propres à l'activité de raisonner elle-même, mais aussi les liens entre cette activité et les choix éthiques qui sont susceptibles de conduire à de vrais plaisirs, authentiquement désirables. Le terme même de « reason » est pris en des sens multiples dans les différentes sections de l'ouvrage : il renvoie aussi bien à la capacité à raisonner qu'à la mémoire, à l'anticipation, et aux capacités cognitives en général, incluant donc la perception et l'imagination. Le choix du terme « reason » pour rassembler conceptuellement ces activités et dimensions variées repose, dans une logique internaliste, sur le contenu même des philosophies envisagées, les philosophes antiques considérant dans leur grande majorité le *logismos* comme une faculté proprement humaine ; la question du plaisir se pose ainsi à l'animal humain en tant qu'il est justement un animal « raisonnant ».

De ces trois volets de la « raison » ainsi comprise ce sont les deux premiers (capacité de raisonnement / mémoire et anticipation) qui vont être le plus abondamment traités, l'ouvrage suivant un élégant rythme ternaire et reprenant pour chacun d'eux le problème successivement selon les perspectives platonicienne, aristotélicienne et hellénistique – représentés par les épicuriens et les cyrénaïques, les stoïciens étant les grands absents du volume. Ce point nous invite à souligner au passage que la question de la place véritable du plaisir dans l'éthique hiératique des stoïciens demeure trop souvent un point aveugle des études sur cette doctrine, et que cet épineux dossier ne rencontre pas encore l'attention qu'il mériterait.

Le plan ternaire de J. Warren a un double intérêt : il permet d'une part de distinguer avec netteté deux faces, l'une plus discursive, l'autre plus synthétique, de la « raison » ; il inscrit d'autre part les analyses proposées dans une continuité historique claire, et souligne ainsi le mouvement dialectique qui sous-tend les évolutions doctrinales d'une école à l'autre.

La conséquence la plus importante, qui donne un sens particulièrement pertinent à nos yeux au travail de Warren, est de faire de Platon à la fois celui qui pose les termes du débat et celui à qui tous les autres vont ensuite devoir répondre. Il donne ainsi à Platon une place conceptuelle centrale, bien plus subtile et aboutie que la caricature qu'on en a fait régulièrement – Platon n'aurait été que le pourfendeur de la recherche du plaisir à laquelle il opposerait la démarche authentiquement

philosophique, ses successeurs ayant alors comme seule ambition de réhabiliter le plaisir chassé par lui de la *République*. La lecture de Warren interdit définitivement cette lecture des dialogues, et propose une vision complexe mais très claire des enjeux exacts du problème tel qu'il est formulé par le *Philèbe* et la *République*.

Le chapitre 2 qui suit l'introduction explore en détails la nature exacte du plaisir propre accordé par Platon au fait même de pratiquer la raison et d'arriver à la connaissance. Le problème qui se pose alors est celui de la vie contemplative elle-même, une fois que le philosophe est parvenu à la pleine connaissance des Formes : dans la mesure où cette connaissance est achevée, sans mélange ni devenir et n'admet plus le mouvement d'anamnèse qui procure le plaisir intellectuel tel qu'il semble décrit par Platon, il semble paradoxalement que la vie du philosophe soit exempte de plaisir puisque cette anamnèse n'est plus praticable pour lui. Warren étudie de près les tentatives de résolution de ce paradoxe, notamment celle de Delcomminette (p. 37-46) mais insistera surtout sur le fait que les propositions d'Aristote s'attaquent directement à ce paradoxe et tentent de fonder un plaisir autonome de la *theoria*. Cela passe chez Aristote (ch. 3) par la mise en valeur de la pluralité des mécanismes d'apprentissage et d'usage de la raison, mécanismes qui s'adaptent eux-mêmes à une pluralité d'objets de savoir. Une ontologie et une épistémologie plus fines et plus détaillées permettent donc à Aristote de ménager une place propre à chaque type de plaisir « intellectuel », selon une hiérarchie qui autorise le postulat d'un plaisir de la connaissance pure.

Les cartes sont redistribuées avec Épicure (ch. 4), qui révisé totalement cette échelle, replace le corps au centre de la compréhension du plaisir et du *telos* qui lui est associé, et va donc dialoguer autrement avec Platon. L'idée très intelligente de Warren est de proposer une mise en scène de ce dialogue philosophique en introduisant la figure de Plutarque qui va représenter la position platonicienne. L'Épicure dont il sera question n'est donc pas tant Épicure lui-même qu'Épicure lu, commenté et surtout critiqué par les platoniciens du I^{er} s. dont Plutarque se fait le champion. Warren montre p. 85 comment le débat se cristallise autour de la définition même du plaisir épicurien : un état équilibré de la chair (« a well balanced state of the flesh »), définition évidemment inacceptable pour les lecteurs du *Philèbe* et de la *République*. Plutarque s'empare de ce débat dans le *Non posse* qui, comme l'écrit l'auteur p. 86, « offers an object lesson in the creative use of a Platonic text for the purposes of inter-school polemic some five hundred years after the Republic was written. » Warren démontre bien comment, derrière cette polémique, ce sont des conceptions différentes non pas seulement du plaisir mais bien de la nature de l'homme, spirituelle ou corporelle, divine ou animale, qui s'affrontent.

La seconde partie du livre aborde un autre aspect de la question centrale définie en introduction, et pose, à partir d'une confrontation notamment du *Philèbe* et du *Protagoras*, le problème complexe des capacités de la raison à distinguer faux et vrais plaisirs, à poser les choix pratiques qui en découlent et à jouir de ce que Warren définit comme des plaisirs d'anticipation et de recollection. La raison joue là un rôle difficile puisqu'elle doit d'une part, en tant que *logismos* calculant, éviter de se perdre aux pièges de l'illusion et de l'apparence pour opérer les bons choix, d'autre part, en tant que faculté d'un individu doté d'un caractère, d'émotions propres et d'expériences singulières, s'appuyer sur une personnalité véritablement capable de tirer profit et plaisir des choix ainsi opérés.

Platon propose, dans le *Protagoras* et le *Philèbe* un questionnement subtil de l'usage que Warren appelle « prudentialiste » de la raison (ch. 5). Le *logismos* qui évalue et « calcule » de façon à garantir l'existence la plus plaisante possible est sujet à se tromper, soit parce qu'il se laisse guider par l'apparence des choses, soit parce que le fait même de choisir systématiquement le plaisir à venir comme critère de choix est une mauvaise option. Bien plus, ce calcul lui-même est possiblement source de plaisir, ce qui peut avoir à nouveau des effets nocifs ou bénéfiques sur la capacité à raisonner sainement.

Or cette capacité même, c'est à dire finalement le fait de pouvoir se livrer à des projection exactes vers l'avenir (les fameuses « anticipations »), est à la fois d'ordre logique et psychologique puisqu'elle dépend de la stabilité, de la cohérence et de la bonté du caractère ; ce qui conduit Socrate à insister sur le fait que c'est le propre d'un homme « bon et pieux » de pouvoir ainsi prendre plaisir

à ces anticipations et à leur réalisation – il saura se réjouir du vrai bien à venir et profiter de ce vrai bien au moment où il se produira (ch. 6). C'est cette nécessaire cohérence du caractère (que cette cohérence signale un caractère réellement égal tout au long de l'existence de la personne ou qu'elle suppose seulement que cette cohérence puisse être retrouvée *a posteriori* dans une vie qui présente une forte unité de sens) qui distingue la position de Socrate de l'hédonisme protagoréen, soumis à des variations contingentes qui font courir un risque très grand d'être pris au piège des apparences et d'opérer mauvais calculs et mauvais choix.

La discussion autour d'Aristote (ch. 7) reprend les données du problème socratique, et notamment ce lien entre le caractère et la possibilité de se livrer à des anticipations correctes. Warren se penche notamment sur l'intrication étroite chez Aristote de la mémoire et du plaisir, et nous livre une analyse très fouillée du rôle de la *phantasia* dans ce processus (p. 163-167) : car pour Aristote, l'expérience du plaisir s'identifie à un *pathos*, une affection causée soit par une perception directe, soit par une perception indirecte de type mémorisation ou anticipation, qui dans ce dernier cas s'appuie sur la faculté d'imagination qui lui fournit son support. Aristote dans ce cadre s'accorde tout à fait avec les thèses du *Philèbe*, et suppose que le plaisir naîtra volontiers de l'évocation d'une expérience plaisante, et beaucoup moins volontiers de celle d'une expérience déplaisante. Cependant ce lien n'est pas systématique, et Aristote ouvre à plusieurs reprises la possibilité que la *phantasia* qui accompagne une évocation douloureuse ne soit pas elle-même le support d'une expérience psychique douloureuse – en d'autres termes, que la perception en question puisse faire naître un plaisir d'un certain type, propre à la *phantasia* et non directement corrélé au plaisir ressenti lors de l'expérience elle-même dont la *phantasia* est le souvenir ou la projection. Notre seul regret à la lecture de ces pages brillantes est la faible utilisation par Warren des analyses de la *Poétique* et du plaisir propre à la *mimesis*. Ce manque nous semble accentué par l'utilisation dans les pages suivantes du commentaire, en *Rhet.* I, 11, du récit d'Eumée à Ulysse dans l'*Odyssée* (p. 168-174), qui pose avec acuité le problème du plaisir de l'évocation des choses terribles, d'une façon assez proche de ce qu'on peut lire à ce propos dans la *Poétique*. Le cas est extrêmement intéressant puisque Eumée rappelle avec plaisir des événements dramatiques dont il a été victime : « Eumaeus reports that he remembers being enslaved, remembers how it felt at the time but nevertheless now is pleased when he thinks back to those events (p. 172). » L'explication fournie par Aristote repose selon Warren sur l'issue heureuse de l'épisode : puisque tout s'est bien terminé pour Eumée, il peut décrire cette série de catastrophes avec plaisir car leur conclusion leur confère une coloration qui n'est plus douloureuse mais plaisante. Eumée est aujourd'hui capable d'insérer cet événement dans une chaîne de sens, qui donne à sa vie la nature d'une continuité cohérente – ils deviennent donc à ses yeux quelque chose de bénéfique et par là de plaisant. La narration donne une finalité à ce qui n'est sinon qu'accident sans raison – et la finalité est en elle-même facteur de plaisir.

La dernière partie (ch. 8) aborde la même question en distinguant avec soin les positions épicurienne et cyrénaïque. Les épicuriens adoptent une conception très optimiste du pouvoir hédoniste du calcul rationnel et ont une confiance totale dans le pouvoir de la raison à maximiser le plaisir d'une existence par anticipation et recollection. Les cyrénaïques ne les suivent que jusqu'à un certain point – et notamment ne s'accordent pas avec eux sur le type de plaisirs réels que l'homme sage est en droit d'attendre des événements présents et à venir. Cette différence conduit les épicuriens à limiter le choix éthique, par calcul, à des plaisirs faciles à obtenir, ce qui donne au sage une confiance indestructible en l'avenir ; tandis que les cyrénaïques s'en tiennent à une réserve prudente sur ce que sera effectivement l'avenir, acceptent la probabilité de la souffrance et se concentrent donc davantage sur l'expérience actuelle du plaisir que sur la possibilité de son maintien futur.

L'ouvrage est très riche et nous n'avons donné qu'un aperçu assez bref des points les plus saillants de l'analyse – en témoigne l'abondante bibliographie finale, très complète sur les questions abordées, et la richesse des notes de bas de page qui contiennent parfois de précieuses pistes de réflexion, en rattachant notamment les analyses à des questions d'éthique plus contemporaines (notamment au ch. 5). Nous nous réjouissons de l'effort fait par l'auteur pour fournir en langue

originale et traduire avec précision et rigueur le texte grec des passages commenté ; cette habitude se perd malheureusement dans les publications de philosophie ancienne. On regrettera qu'en revanche les éditions utilisées par l'auteur ne soient pas systématiquement mentionnées ; il est nécessaire d'aller les rechercher dans la bibliographie finale, or c'est une information utile voire indispensable pour certains passages dont l'établissement du texte est parfois un peu incertain. Mais ces quelques imperfections sont négligeables. Le livre de J. Warren est un très beau livre, dont la lecture sera, pour celui qui s'y plongera, source d'un délectable plaisir intellectuel.

Julie Giovacchini – CNRS Centre Jean Pépin – ENS/PSL